

FEUILLETON
TROIS DUELS
PAR A. CAPENDU.

XXII
LA FONTAINE DE VAUCLUSE
Suite
—Vous connaissez Beyrouth, demanda sir Williams à Robert.
—Non, répondit M de Montnac, malheureusement je ne connais pas l'Asie-Mineure, ni la Syrie.
—Il faudra faire ce voyage là ; il en vaut la peine. Beyrouth est tout simplement une des plus belles villes du monde.
—En vérité ?

XXIII
ROUTE DE DAMAS
—Etendue mollement devant la Méditerranée, à demi couchée sur une colline à la pente douce et gracieuse, la côte dans les nues, les pieds dans la mer, elle ressemble, disent les poètes musu-mans, à une sultane amoureuse accoudée sur un coussin vert et regardant les flots dans sa rêverie indolente.
Maisons, terrasses, balustrades et colonnades, tout est surchargé de fleurs.
Roses et jasmins embaument l'air et mêlent leur parfum à celui des oranges qu'arbrissent les palmiers, les nopals et les oliviers gigantesques.

J'avais toujours admiré et aimé Beyrouth, mais ce jour-là, quand j'aperçus les dentelles des créaux blancs de la ville se dessinant sur le fond de verdure, il me sembla que ma cité de prédilection n'avait jamais été aussi belle.
Je la contemplai d'un regard humide comme un amant qui contemple sa maîtresse après une longue absence.
Oh ! c'est que de l'autre côté de cette cité adorable commençant la route qui aboutira à cette autre Eden renfermant la femme que j'aimais, et en posant le pied à Beyrouth, je faisais un premier pas vers Damas. En débarquant, je sentis combien j'avais réellement Régine !

En achevant ces mots, sir Williams s'était levé. Il avait le visage animé, l'œil étincelant et le geste rapide.
Robert, qui préparait le punch en véritable artiste, avec une patience et une minutie au-dessus de tout éloge, Robert leva les yeux de son Williams, et sa physionomie exprima l'étonnement.
Williams sourit :
—Cela vous étonne de me voir aussi animé, moi l'Anglais sceptique, dit le lord en secouant la tête. Que voulez-vous, moi, je suis sans encore et je suis heureux de sentir. D'ailleurs, quand je suis en Orient, je me retrempe sur la vieille terre asiatique. Cela est naturel, au reste : plus puissante est la nature, plus pur est le sentiment de la vie. Mais, dit sir Williams en hochant la tête, assez d'enthousiasme, et goûtons le punch dont la confection dénote en vous un homme d'art.
Le punch goûté, le lord reprit son récit :

Je traversai donc le Liban, dit-il, suivant cette pittoresque superbe route qui passe au-delà de Kharbat et j'entra dans la plaine de Damas et Eden de la Bible.
C'était la cinquième fois que je faisais cette promenade, et cette fois, comme les quatre précédentes, j'arrivai sur la sommité du Djebel Ch. pour contempler le Liban au spectacle.
Au-dessous de moi, apparaissait Damas dans cette plaine féérique, comme un palais de diamant au milieu d'un bouquet de fleurs rares.

Ma regards se perdaient dans ces faubourgs où s'éparpillaient les groupes d'arbres, les massons, les jardins. Puis, entourée par une muraille de pierres jaunes noires formant une ceinture de velours parsemé topazes, Damas, avec ses milliers de coupoles, ses croisants de cuivre, ses minarets aigus, s'élevait à l'ombre de ses palmiers, rafraîchissant son air avec ses fontaines murmurantes.
Damas, cette reine de l'Orient, me semblait être plus belle que je n'avais jamais pu le croire. C'est qu'en laissant entrer mes yeux sur ces palais de marbre, je me disais : —Elle est là ! Dans quelques instants peut-être je verrai Régine.
Et je sentais l'amour s'épanouir dans mon cœur. Ce jour là, Robert, c'était celui du 9 juillet 1860.

Le chef d'escadron d'état-major tressaillit violemment.
—Le 9 juillet 1860 ! répéta-t-il.
—Oui ! dit sir Williams, c'était le 9 juillet 1860. Je venais de traverser la Syrie et le Liban cependant, et j'étais calme et sans inquiétude.
—Out à coup, et tandis que mes regards étaient fixés sur la ville, une clameur immense retentit, la terre frissonna, un nuage de lumière s'éleva sur la cité, et des détonations éclatèrent sur tous les points.
C'étaient les massacres qui commençaient : ces massacres qui, en quelques jours, devaient décimer les chrétiens de la Syrie, et dont Deir el Kamar et Damas venaient de donner le signal.
J'avais avec moi dix hommes de mon yacht. Parmi ces dix hommes, il y avait trois matelots du pays de Galles, réputés pour les trois plus énergiques hommes de boxe de la mer anglaise.

A Fort-mouton, ils avaient tenu tête, on peut même dire, ils avaient tenu corps à quatre boxeurs irlandais et à six boxeurs anglais parmi lesquels était Jack. C'est vous dire, mon cher ami, que chaque poing de mes trois matelots valait plus que cent guinées de pari.
Avec ces trois matelots, j'avais deux de vos compatriotes, Robert, deux Français du pays de Pau, qui m'avaient servi de guides jadis dans les Pyrénées, et qui tuaient l'ours et l'aigle comme je tue le lapin et le perdreau...
—Vous tuez mieux que cela ! dit Robert. Vous avez chassé le lion, la panthère, le tigre...
—Et même l'éléphant, crocodile, l'hippopotame, l'ours blanc, dit en riant sir Williams, mais ce ne sont pas là les chasses les plus difficiles, ni les plus dangereuses.
—En vérité ?
—Je vous l'affirme.
—Et qu'en est-il de la chasse la plus dangereuse suivant vous ?
—C'est la chasse à l'oiseau-mouche !
—Ah !...
—Je ne plaisante pas.
—Comment ? La chasse à l'oiseau-mouche...
—Est la plus dangereuse de toutes les chasses.
—Et pourquoi ?
—Parce qu'elle entraîne presque constamment la mort du chasseur.
—Sir Williams parlait très sérieusement.
—Expliquez-vous, mon cher ami ! reprit le chef d'escadron d'état-major.
—C'est bien simple, l'oiseau-mouche est constamment poursuivi par un petit serpent de la famille des Cobra-Manilla et que les Indiens nomment Haje. Dans les forêts où les oiseaux mouches abondent, les Hajes pullulent, et quand vous êtes en vue d'un oiseau-mouche, vous êtes à portée d'un serpent dont la blessure est aussi rapidement mortelle que l'aide presque.

—Ah ! très-bien ! dit Robert.
—Mais, mon cher ami, je me laisse entraîner par la causerie et j'ai tort. Je reviens au récit.
J'avais donc avec moi mes trois matelots boxeur et mes deux frères. Plus, j'avais même quatre nègres, quatre frères, que j'avais achetés à un marchand d'esclaves au moment où il allait les vendre séparément. Ils n'auraient pas été à moi, et pour ne pas les séparer, je mis aux enchères. Quand il s'agit de moi, je voulais leur rendre la liberté, mais ils refusèrent. J'en gardai. Si je dois croire à ce qu'on me raconte, c'est à celui de ces nègres.
La dixième personne qui m'accompagnait était Tony. Nous et nos armés suffisamment.
En apprenant le massacre par les journaux, et en pensant que Régine était là, j'entra dans la ville.
Mes hommes me frayerent un passage à travers les Druses assassins, aussi facilement que l'on fait un bouquet. Seul ment ils me faisaient une route parée de cadavres. Je m'étais élançé vers le consulat anglais ; je ne pus y parvenir... Il est inutile, mon cher ami, que j'entre dans tous les détails du massacre. Les journaux vous ont renseignés à cet égard. Si j'ai bonne mémoire, cela dura six jours.
Quand tout fut fini, je ne retrouvai Régine ni parmi les vivants ni parmi les morts.
J'avais beaucoup d'amis à Damas et entre autre Abdel-Kader. Mes amis musulmans et chrétiens ne purent me donner aucun renseignement.
Le duc de Sandoval et la duchesse étaient venus effectuer un pèlerinage à Damas, ils y avaient résidé six jours, mais ils n'avaient pas vu Régine. Je me disais : —Mais qu'en est-il devenu depuis ? Personne ne pouvait le dire.
Mon inquiétude et mon anxiété redoublèrent. J'avais espéré retrouver Régine à Damas, et les circonstances tournaient encore contre moi. C'était à douter de la Providence.

Je restai trois mois tant à Damas que dans la Syrie, fouillant, cherchant en tous lieux sans voir mes recherches aboutir.
Tony avait pris ses mesures et il avait inspecté tous les ports depuis Iskenderoun [que vous nommez Alexandrette], je ne sais trop pour quoi, ni vous non plus, jusques et y compris Jaffa.
Ni le duc ni la duchesse ne s'étaient embarqués, depuis leur arrivée en Syrie, dans une des villes du littoral.
Ils n'avaient pu se rendre ni au Caire, ni à la Mecque, car il n'y a que deux routes dans la Syrie qui permettent de faire l'un de ces voyages en partant de Damas. L'une passant par Jérusalem, l'autre par Rabbath Moab.
Ils n'avaient entrés dans aucune de ces deux villes.
Ils n'avaient pas passé non plus par Alep : donc ils n'avaient quitté la Syrie ni par le nord, ni par le sud, ni par l'ouest.
Restait à parcourir la route de Bagdad, la seule allant à l'est. Je me mis en route.
Au mois de novembre j'entra dans la vieille cité des Califes. Là, j'appris que Régine et le duc y avaient récemment séjourné. Ils étaient partis l'avant veille pour Bassora.
En recevant cette nouvelle, je ne pus retenir un cri de joie.
Les renseignements furent complets. Ce fut à l'ambassade qu'on me les donna et je crois les entendre encore. Le duc était parti à cheval, la duchesse en palanquin ; ils avaient une escorte nombreuse d'Arabes et cette escorte formait un véritable caravane, car quatre riches marchands arméniens avaient demandé au duc la permission de l'accompagner avec leur suite. Eux aussi se rendaient à Bassora.
Ce nouveau renseignement redoubla ma joie.

mon cher ami, que chaque poing de mes trois matelots valait plus que cent guinées de pari.
Avec ces trois matelots, j'avais deux de vos compatriotes, Robert, deux Français du pays de Pau, qui m'avaient servi de guides jadis dans les Pyrénées, et qui tuaient l'ours et l'aigle comme je tue le lapin et le perdreau...
—Vous tuez mieux que cela ! dit Robert. Vous avez chassé le lion, la panthère, le tigre...
—Et même l'éléphant, crocodile, l'hippopotame, l'ours blanc, dit en riant sir Williams, mais ce ne sont pas là les chasses les plus difficiles, ni les plus dangereuses.
—En vérité ?
—Je vous l'affirme.
—Et qu'en est-il de la chasse la plus dangereuse suivant vous ?
—C'est la chasse à l'oiseau-mouche !
—Ah !...
—Je ne plaisante pas.
—Comment ? La chasse à l'oiseau-mouche...
—Est la plus dangereuse de toutes les chasses.
—Et pourquoi ?
—Parce qu'elle entraîne presque constamment la mort du chasseur.
—Sir Williams parlait très sérieusement.
—Expliquez-vous, mon cher ami ! reprit le chef d'escadron d'état-major.
—C'est bien simple, l'oiseau-mouche est constamment poursuivi par un petit serpent de la famille des Cobra-Manilla et que les Indiens nomment Haje. Dans les forêts où les oiseaux mouches abondent, les Hajes pullulent, et quand vous êtes en vue d'un oiseau-mouche, vous êtes à portée d'un serpent dont la blessure est aussi rapidement mortelle que l'aide presque.

—Ah ! très-bien ! dit Robert.
—Mais, mon cher ami, je me laisse entraîner par la causerie et j'ai tort. Je reviens au récit.
J'avais donc avec moi mes trois matelots boxeur et mes deux frères. Plus, j'avais même quatre nègres, quatre frères, que j'avais achetés à un marchand d'esclaves au moment où il allait les vendre séparément. Ils n'auraient pas été à moi, et pour ne pas les séparer, je mis aux enchères. Quand il s'agit de moi, je voulais leur rendre la liberté, mais ils refusèrent. J'en gardai. Si je dois croire à ce qu'on me raconte, c'est à celui de ces nègres.
La dixième personne qui m'accompagnait était Tony. Nous et nos armés suffisamment.
En apprenant le massacre par les journaux, et en pensant que Régine était là, j'entra dans la ville.
Mes hommes me frayerent un passage à travers les Druses assassins, aussi facilement que l'on fait un bouquet. Seul ment ils me faisaient une route parée de cadavres. Je m'étais élançé vers le consulat anglais ; je ne pus y parvenir... Il est inutile, mon cher ami, que j'entre dans tous les détails du massacre. Les journaux vous ont renseignés à cet égard. Si j'ai bonne mémoire, cela dura six jours.
Quand tout fut fini, je ne retrouvai Régine ni parmi les vivants ni parmi les morts.
J'avais beaucoup d'amis à Damas et entre autre Abdel-Kader. Mes amis musulmans et chrétiens ne purent me donner aucun renseignement.
Le duc de Sandoval et la duchesse étaient venus effectuer un pèlerinage à Damas, ils y avaient résidé six jours, mais ils n'avaient pas vu Régine. Je me disais : —Mais qu'en est-il devenu depuis ? Personne ne pouvait le dire.
Mon inquiétude et mon anxiété redoublèrent. J'avais espéré retrouver Régine à Damas, et les circonstances tournaient encore contre moi. C'était à douter de la Providence.

Je restai trois mois tant à Damas que dans la Syrie, fouillant, cherchant en tous lieux sans voir mes recherches aboutir.
Tony avait pris ses mesures et il avait inspecté tous les ports depuis Iskenderoun [que vous nommez Alexandrette], je ne sais trop pour quoi, ni vous non plus, jusques et y compris Jaffa.
Ni le duc ni la duchesse ne s'étaient embarqués, depuis leur arrivée en Syrie, dans une des villes du littoral.
Ils n'avaient pu se rendre ni au Caire, ni à la Mecque, car il n'y a que deux routes dans la Syrie qui permettent de faire l'un de ces voyages en partant de Damas. L'une passant par Jérusalem, l'autre par Rabbath Moab.
Ils n'avaient entrés dans aucune de ces deux villes.
Ils n'avaient pas passé non plus par Alep : donc ils n'avaient quitté la Syrie ni par le nord, ni par le sud, ni par l'ouest.
Restait à parcourir la route de Bagdad, la seule allant à l'est. Je me mis en route.
Au mois de novembre j'entra dans la vieille cité des Califes. Là, j'appris que Régine et le duc y avaient récemment séjourné. Ils étaient partis l'avant veille pour Bassora.
En recevant cette nouvelle, je ne pus retenir un cri de joie.
Les renseignements furent complets. Ce fut à l'ambassade qu'on me les donna et je crois les entendre encore. Le duc était parti à cheval, la duchesse en palanquin ; ils avaient une escorte nombreuse d'Arabes et cette escorte formait un véritable caravane, car quatre riches marchands arméniens avaient demandé au duc la permission de l'accompagner avec leur suite. Eux aussi se rendaient à Bassora.
Ce nouveau renseignement redoubla ma joie.

—Le 9 juillet 1860 ! répéta-t-il.
—Oui ! dit sir Williams, c'était le 9 juillet 1860. Je venais de traverser la Syrie et le Liban cependant, et j'étais calme et sans inquiétude.
—Out à coup, et tandis que mes regards étaient fixés sur la ville, une clameur immense retentit, la terre frissonna, un nuage de lumière s'éleva sur la cité, et des détonations éclatèrent sur tous les points.
C'étaient les massacres qui commençaient : ces massacres qui, en quelques jours, devaient décimer les chrétiens de la Syrie, et dont Deir el Kamar et Damas venaient de donner le signal.
J'avais avec moi dix hommes de mon yacht. Parmi ces dix hommes, il y avait trois matelots du pays de Galles, réputés pour les trois plus énergiques hommes de boxe de la mer anglaise.

A Fort-mouton, ils avaient tenu tête, on peut même dire, ils avaient tenu corps à quatre boxeurs irlandais et à six boxeurs anglais parmi lesquels était Jack. C'est vous dire, mon cher ami, que chaque poing de mes trois matelots valait plus que cent guinées de pari.
Avec ces trois matelots, j'avais deux de vos compatriotes, Robert, deux Français du pays de Pau, qui m'avaient servi de guides jadis dans les Pyrénées, et qui tuaient l'ours et l'aigle comme je tue le lapin et le perdreau...
—Vous tuez mieux que cela ! dit Robert. Vous avez chassé le lion, la panthère, le tigre...
—Et même l'éléphant, crocodile, l'hippopotame, l'ours blanc, dit en riant sir Williams, mais ce ne sont pas là les chasses les plus difficiles, ni les plus dangereuses.
—En vérité ?
—Je vous l'affirme.
—Et qu'en est-il de la chasse la plus dangereuse suivant vous ?
—C'est la chasse à l'oiseau-mouche !
—Ah !...
—Je ne plaisante pas.
—Comment ? La chasse à l'oiseau-mouche...
—Est la plus dangereuse de toutes les chasses.
—Et pourquoi ?
—Parce qu'elle entraîne presque constamment la mort du chasseur.
—Sir Williams parlait très sérieusement.
—Expliquez-vous, mon cher ami ! reprit le chef d'escadron d'état-major.
—C'est bien simple, l'oiseau-mouche est constamment poursuivi par un petit serpent de la famille des Cobra-Manilla et que les Indiens nomment Haje. Dans les forêts où les oiseaux mouches abondent, les Hajes pullulent, et quand vous êtes en vue d'un oiseau-mouche, vous êtes à portée d'un serpent dont la blessure est aussi rapidement mortelle que l'aide presque.

—Ah ! très-bien ! dit Robert.
—Mais, mon cher ami, je me laisse entraîner par la causerie et j'ai tort. Je reviens au récit.
J'avais donc avec moi mes trois matelots boxeur et mes deux frères. Plus, j'avais même quatre nègres, quatre frères, que j'avais achetés à un marchand d'esclaves au moment où il allait les vendre séparément. Ils n'auraient pas été à moi, et pour ne pas les séparer, je mis aux enchères. Quand il s'agit de moi, je voulais leur rendre la liberté, mais ils refusèrent. J'en gardai. Si je dois croire à ce qu'on me raconte, c'est à celui de ces nègres.
La dixième personne qui m'accompagnait était Tony. Nous et nos armés suffisamment.
En apprenant le massacre par les journaux, et en pensant que Régine était là, j'entra dans la ville.
Mes hommes me frayerent un passage à travers les Druses assassins, aussi facilement que l'on fait un bouquet. Seul ment ils me faisaient une route parée de cadavres. Je m'étais élançé vers le consulat anglais ; je ne pus y parvenir... Il est inutile, mon cher ami, que j'entre dans tous les détails du massacre. Les journaux vous ont renseignés à cet égard. Si j'ai bonne mémoire, cela dura six jours.
Quand tout fut fini, je ne retrouvai Régine ni parmi les vivants ni parmi les morts.
J'avais beaucoup d'amis à Damas et entre autre Abdel-Kader. Mes amis musulmans et chrétiens ne purent me donner aucun renseignement.
Le duc de Sandoval et la duchesse étaient venus effectuer un pèlerinage à Damas, ils y avaient résidé six jours, mais ils n'avaient pas vu Régine. Je me disais : —Mais qu'en est-il devenu depuis ? Personne ne pouvait le dire.
Mon inquiétude et mon anxiété redoublèrent. J'avais espéré retrouver Régine à Damas, et les circonstances tournaient encore contre moi. C'était à douter de la Providence.

Je restai trois mois tant à Damas que dans la Syrie, fouillant, cherchant en tous lieux sans voir mes recherches aboutir.
Tony avait pris ses mesures et il avait inspecté tous les ports depuis Iskenderoun [que vous nommez Alexandrette], je ne sais trop pour quoi, ni vous non plus, jusques et y compris Jaffa.
Ni le duc ni la duchesse ne s'étaient embarqués, depuis leur arrivée en Syrie, dans une des villes du littoral.
Ils n'avaient pu se rendre ni au Caire, ni à la Mecque, car il n'y a que deux routes dans la Syrie qui permettent de faire l'un de ces voyages en partant de Damas. L'une passant par Jérusalem, l'autre par Rabbath Moab.
Ils n'avaient entrés dans aucune de ces deux villes.
Ils n'avaient pas passé non plus par Alep : donc ils n'avaient quitté la Syrie ni par le nord, ni par le sud, ni par l'ouest.
Restait à parcourir la route de Bagdad, la seule allant à l'est. Je me mis en route.
Au mois de novembre j'entra dans la vieille cité des Califes. Là, j'appris que Régine et le duc y avaient récemment séjourné. Ils étaient partis l'avant veille pour Bassora.
En recevant cette nouvelle, je ne pus retenir un cri de joie.
Les renseignements furent complets. Ce fut à l'ambassade qu'on me les donna et je crois les entendre encore. Le duc était parti à cheval, la duchesse en palanquin ; ils avaient une escorte nombreuse d'Arabes et cette escorte formait un véritable caravane, car quatre riches marchands arméniens avaient demandé au duc la permission de l'accompagner avec leur suite. Eux aussi se rendaient à Bassora.
Ce nouveau renseignement redoubla ma joie.

—Le 9 juillet 1860 ! répéta-t-il.
—Oui ! dit sir Williams, c'était le 9 juillet 1860. Je venais de traverser la Syrie et le Liban cependant, et j'étais calme et sans inquiétude.
—Out à coup, et tandis que mes regards étaient fixés sur la ville, une clameur immense retentit, la terre frissonna, un nuage de lumière s'éleva sur la cité, et des détonations éclatèrent sur tous les points.
C'étaient les massacres qui commençaient : ces massacres qui, en quelques jours, devaient décimer les chrétiens de la Syrie, et dont Deir el Kamar et Damas venaient de donner le signal.
J'avais avec moi dix hommes de mon yacht. Parmi ces dix hommes, il y avait trois matelots du pays de Galles, réputés pour les trois plus énergiques hommes de boxe de la mer anglaise.

A Fort-mouton, ils avaient tenu tête, on peut même dire, ils avaient tenu corps à quatre boxeurs irlandais et à six boxeurs anglais parmi lesquels était Jack. C'est vous dire, mon cher ami, que chaque poing de mes trois matelots valait plus que cent guinées de pari.
Avec ces trois matelots, j'avais deux de vos compatriotes, Robert, deux Français du pays de Pau, qui m'avaient servi de guides jadis dans les Pyrénées, et qui tuaient l'ours et l'aigle comme je tue le lapin et le perdreau...
—Vous tuez mieux que cela ! dit Robert. Vous avez chassé le lion, la panthère, le tigre...
—Et même l'éléphant, crocodile, l'hippopotame, l'ours blanc, dit en riant sir Williams, mais ce ne sont pas là les chasses les plus difficiles, ni les plus dangereuses.
—En vérité ?
—Je vous l'affirme.
—Et qu'en est-il de la chasse la plus dangereuse suivant vous ?
—C'est la chasse à l'oiseau-mouche !
—Ah !...
—Je ne plaisante pas.
—Comment ? La chasse à l'oiseau-mouche...
—Est la plus dangereuse de toutes les chasses.
—Et pourquoi ?
—Parce qu'elle entraîne presque constamment la mort du chasseur.
—Sir Williams parlait très sérieusement.
—Expliquez-vous, mon cher ami ! reprit le chef d'escadron d'état-major.
—C'est bien simple, l'oiseau-mouche est constamment poursuivi par un petit serpent de la famille des Cobra-Manilla et que les Indiens nomment Haje. Dans les forêts où les oiseaux mouches abondent, les Hajes pullulent, et quand vous êtes en vue d'un oiseau-mouche, vous êtes à portée d'un serpent dont la blessure est aussi rapidement mortelle que l'aide presque.

—Ah ! très-bien ! dit Robert.
—Mais, mon cher ami, je me laisse entraîner par la causerie et j'ai tort. Je reviens au récit.
J'avais donc avec moi mes trois matelots boxeur et mes deux frères. Plus, j'avais même quatre nègres, quatre frères, que j'avais achetés à un marchand d'esclaves au moment où il allait les vendre séparément. Ils n'auraient pas été à moi, et pour ne pas les séparer, je mis aux enchères. Quand il s'agit de moi, je voulais leur rendre la liberté, mais ils refusèrent. J'en gardai. Si je dois croire à ce qu'on me raconte, c'est à celui de ces nègres.
La dixième personne qui m'accompagnait était Tony. Nous et nos armés suffisamment.
En apprenant le massacre par les journaux, et en pensant que Régine était là, j'entra dans la ville.
Mes hommes me frayerent un passage à travers les Druses assassins, aussi facilement que l'on fait un bouquet. Seul ment ils me faisaient une route parée de cadavres. Je m'étais élançé vers le consulat anglais ; je ne pus y parvenir... Il est inutile, mon cher ami, que j'entre dans tous les détails du massacre. Les journaux vous ont renseignés à cet égard. Si j'ai bonne mémoire, cela dura six jours.
Quand tout fut fini, je ne retrouvai Régine ni parmi les vivants ni parmi les morts.
J'avais beaucoup d'amis à Damas et entre autre Abdel-Kader. Mes amis musulmans et chrétiens ne purent me donner aucun renseignement.
Le duc de Sandoval et la duchesse étaient venus effectuer un pèlerinage à Damas, ils y avaient résidé six jours, mais ils n'avaient pas vu Régine. Je me disais : —Mais qu'en est-il devenu depuis ? Personne ne pouvait le dire.
Mon inquiétude et mon anxiété redoublèrent. J'avais espéré retrouver Régine à Damas, et les circonstances tournaient encore contre moi. C'était à douter de la Providence.

EMPLOYEZ

Les Peintures préparées de Howe, pures et sans égales dans le monde.

Fabriques par WM. HOWE

Fabricant de Blanc de Plomb et Peintures en couleur.

Rue Rideau, Succursale, No. 393 Rue Cumberland.

LOYER & CIE

Nouveau Magasin d'Épicerie No. 226, RUE D'ARCADE

M. Loyer tient constamment à son magasin tout ce qui constitue la ligne d'épicerie dans ses magasins de détail.

LAURENT DUHAMEL

Assortiment complet des meilleurs viandes du marché d'Ottawa.

M. J. & P. GUILLET

ÉPICERIE Coin des Rues York et Cumberland OTTAWA

JULIEN & CIE Plombiers, Fournisseurs d'Appareils à Gaz à l'Eau Chaud et à la Vapeur

Tous les ouvrages sont exécutés sous notre direction.

JULIEN & CIE, 466 rue St-Jacques.

TAPIS ! TAPIS

Prélat, Sommier élastiques, Matelas, Voitures d'Enfants, Chaises de repos et sofas

Vous pouvez vous procurer toutes ces marchandises par petits versements à la semaine chez

W. DAVIS 222 RUE WELLINGTON.

LA PLUS Grande Manufacture

BALANCES

AN DELA DE 100 DIFFERENTS GENRES DE BALANCE

Charbon Foin

BALANCE

Grain Thé

Vitaines d'exposition améliorées (Show Cases, Troirs, argent.

Conteuses et Outils de Bouchers

Recevez et informez-vous nos CONDITIONS DE VENTES et demandez une liste le prix. S'adresser à

C. Wilson & Fils 16, RUE ESPLANADE, 16

AVIS RELA IFS AUX PASSEPORTIS

Les personnes qui ont besoin de passeports du Gouvernement Canadien, doivent s'adresser à ce département et accompagner leur demande de la somme de quatre piastres, honoraire fixé par le gouverneur en conseil.

STATUTS DU CANADA

Les Statuts et autres Publications du Gouvernement du Canada, sont en vente à

NOUVELLE INVENTION

THE GUTTA PERCHA RUBBER HERO OF TORONTO. BELTING, PACKING, CLOTHING HOSE. WAREHOUSE & OFFICE, 40 KING ST. TORONTO.

Solution d'Antipyrine de TROUETTE. Migraines, Mauv de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Emphysème, Goutte, Rhumatisme, Sciaticque et DOULEURS en général.

Intéressante Découverte Errore PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIÉS. Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer.

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCÈS. Seul TOPIQUE remplaçant le FEU sans douleur ni chlorure de soufre.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND. 207, rue St-Honoré, à PARIS.

LA LYRE D'OR Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

MALADIES DES ENFANTS SIROP DE RAIFORT IODÉ

STATUTS DU CANADA

NOUVELLE INVENTION

SANTAL DE MIDY

Vin de Peptone & CHAPOTEAU

MALADIES DE POITRINE SIROP D'HYPOPHOSPHITE DE CHAUX

NOUVELLE INVENTION

D. L. BEAUDET COIN DES RUES BAY et FLORENCE, OTTAWA. MANUFACTURIERS DE Cadres d'ouvertures, Portes, Jalousies, Moulures, Bois pour plancher, Bois à lambrisser, Meubles, etc., etc.

ENTREPOT DE MEUBLES MEUBLES ! MEUBLES ! NOUVEAUX ET A GRAND MARCHE

Ameublements de SALON, de SALLE A MANGER, de CHAMBRE A COUCHER dans tous les GENRES

HARRIS & CAMPBELL Cette ancienne et honorable maison de meubles, d'Ottawa est connue par le bon marché de ses prix et par la bonne qualité des articles qu'elle vend.

HARRIS & CAMPBELL Coïn des rues O'Connor et Queen. (Près de la rue Sparks)

AVIS ! Le meilleur endroit à Ottawa pour acheter des Patins et autres articles en fait de quincaillerie et feronneries, c'est chez THOS. BIRKETT, 115 Rue Rideau

Manufacture de Voitures ROYALE S. LEVEILLE PROPRIETAIRE. Nous désirons informer le public que nous avons fait l'acquisition du poste d'affaires de S. D. THOMPSON, dans la branche de Carrosserie, plus spécialement Voitures Légères, Sulkeys, etc.

E. B. EDDY (LIMITÉ) ETABLIE EN L'ANNEE 1854. INCORPORÉEN L'ANNEE 1883. HULL, P.Q. MANUFACTURIERS et MARCHANDS en GROS

Nouveaux : Chapeaux DE PRINTEMPS EN FEUTRE, SOIF, TWIL, etc. Grand Assortiment de Casquettes pour hommes et enfants à 25 cents

SALLE DE VARIETES Secrétaires, Bibliothèques, Chaises berçantes, Chaises d'étude, Chaises en sapin, Amortisseurs de salon, de chambre à coucher, Sofas, Canapés, etc.